

# KOIKE Masayo

traduite par Samson Sylvain

Koike Masayo est née à Tokyo en 1959.

Elle termine des études de relations internationales à l'Université Tsuda-juku en 1982.

Tout en travaillant dans une maison d'édition elle a publié des recueils de poèmes : *Ayant commencé à marcher depuis une ville d'eau*, *Fête de légumes*, *Le bus qui ne viendra jamais* (prix Hanatsubaki), *La pièce la plus sensuelle* (prix Takami Jun), *Dix minutes avant l'aube*.

En plus des poèmes, elle publie actuellement des essais, des notes de lectures, des traductions et des contes pour les enfants. Son premier recueil d'essais *La tentation vers le dessus de toit* a obtenu le 17<sup>e</sup> prix Kôdan-sha de l'essai.

Elle participe au groupe « Poésie en désordre » (*Ranshi no kai*) avec des auteurs de haïku, poèmes dans le style chinois, tanka, etc.

## *Le tuyau qui passe par ce monde*

*« Comme cela, ton écharpe ne tombe pas de ton cou et tu auras bien chaud ! »*

*C'était l'époque où, en disant cela, j'apprenais aux gens à enrouler leur écharpe. Moi, je tirais un plaisir étrange de ce travail qui consistait à faire couler mes mains autour de leur cou. Comment étais-je capable de nouer ainsi ? Avais-je appris cela de quelqu'un ? Chose étrange, je ne me souviens rien de tout cela. Seulement le fait d'avoir appris cela d'une femme qui n'était pas de ma famille, le mouvement simple de ses mains autour de mon cou, cela reste dans ma mémoire comme un grand bonheur.*

*Ce qui est intéressant, c'est que cette manière, cette allure, cette gestuelle, qui nous ont été transmises, restent inconscientes dans le corps ; les choses qui ont entouré ces gestes ont fini par disparaître complètement. Alors, quand on fait le compte les années, par exemple, comment a-t-on aimé, qui, quand, tout cela disparaît ; les gestes et la mémoire d'avoir aimé et d'avoir été aimé, cela seul est préservé. Les circonstances douloureuses et les blessures fonctionnent de manière similaire.*

*Dans le fait également de faire l'apprentissage d'une langue, il me semble que l'on ressent un mouvement identique. Enfin, parce que derrière les mots, il y a des choses colossales et inexprimables qui pèsent. Quand on écrit en japonais, derrière le mot que l'on choisit, on écrit en remuant les étendues de l'histoire ou de la mémoire. Quand on écrit, n'est-ce pas cela qui se produit ? Au niveau de la sémantique, n'est-ce pas dans l'ensemble ce qui se produit ?*

*Arrivée jusque là, il m'est arrivé de penser qu'écrire des poèmes pour moi serait un travail qui consisterait à ouvrir un tunnel, un « tuyau » dans lequel on ferait passer dans le monde la mémoire grossissante qui, à peine surgie, s'efface. Écrire des poèmes, plutôt que quelque chose que l'on laisse, c'est quelque chose qui passe.*

*Le fait de décrire la question du « passage » me rappelle une scène. Il y avait un chat qui avait choisi un coin ensoleillé pour se dorer au soleil. Au moment où je m'en approchais, et bien que je ne cherchais pas à le chasser, le chat, pressentant quelque chose, détala de son coin de soleil. Douce séparation du chat et du coin ensoleillé. Dans cet espace, il n'y a plus que le vide qui se gonfle de chaleur. La lumière révèle un point inconnu de cet endroit. En dehors des choses elles-mêmes, la lumière révèle l'existence du vide. Elle rassemble mielleusement les bénédictions sans force et dénuées d'applaudissements.*

*Je pense que le dispositif de la poésie produit exactement un sentiment identique à cette lumière qui réchauffe le passage du chat.*

*S'il en est bien ainsi, où se situe ma personne en tant qu'écrivain ? Quand j'écris de la poésie, je désire probablement devenir moi-même cette lumière. Même si c'est moi qui écris, je désire que les mouvements vivants des choses passant par moi puissent arriver chez quelqu'un d'autre, n'importe qui, même si c'est une seule personne.*

*Si l'on va dans ce sens, mes poèmes ne sont que la « trace » de quelque chose, qu'il est difficile de définir comme des œuvres achevées. Ou bien plutôt, c'est comme cela que je les conçois. Je crains le seul geste d'écrire raffine le poème, l'achève en quelque sorte. Il faut écrire en déchirant depuis l'intérieur le mouvement des mots qui ont tendance à se fixer d'eux-mêmes. C'est une chose difficile mais j'essaie de continuer à détruire ce mur.*

*À chaque fois que je suis sur le point de saisir un poème qui s'échappe de moi, je continue à écrire encore et encore. Car, si cela est possible, encore cette fois-ci, je pense vouloir laisser vives les « traces de l'échec ».*

*Car la « poésie » plonge vers l'avant, en étant toujours traversée par les strates de la mémoire ancienne, non pas d'un seul, mais de plusieurs.*

(Extrait corrigé du discours pour la réception du prix Takami Jun)

## SALLE D'EAUX

À Daïkokuya les dernières eaux chaudes sont calmes  
on est nu et pourtant les marques ne partent pas  
une vieille le corps à bout  
dans le glissement du battant  
s'introduit et entre  
du serpent de douche dévissé  
l'eau goutte  
le sentiment froid du soir pieds nus  
se glisse par la lucarne haute  
les eaux froides vibrent

les eaux chaudes palpent le rebord  
moi  
je n'émets aucun jugement  
mon cœur est de bois  
je vois des corps  
le contour des dos des hanches des fesses  
des sexes  
j'ai vu aussi l'eau couler  
les cheveux tomber  
et tous les recoins du corps de la femme  
l'eau va s'accumuler là  
glisser puis tomber  
l'impression de regarder ça depuis des années  
j'ai vu aussi le mur séparer le bain des hommes du bain des femmes  
alors  
ce mur  
que personne  
comme une bête ne le franchisse  
ni d'un côté ni de l'autre  
dans un sentiment d'étrangeté  
lentement je le vérifiais

## LE BUS QUI NE VIENT JAMAIS

un matin, j'attendais le bus  
comme le bus municipal tardait à venir  
trois, quatre personnes venaient grossir la foule patiente  
comme le bus du mois de mai tardait à venir  
les cous se tendaient au loin  
quatre, cinq personnes, huit heures vingt  
le voilà enfin qui arrive  
depuis l'autre côté du pont, une petite tache verte  
qui devient un gros bus qui déboule  
soulage la file des yeux sévères  
cinq, six personnes se regroupent à l'arrêt  
six, sept personnes grimpent dos courbé  
il est étrange que ce que l'on attende arrive  
mon métier étant d'attendre des choses qui n'arrivent pas  
une femme qui a raté le bus  
à l'arrêt se retrouve seule à attendre  
que le bus surgisse depuis l'autre côté du pont

cela, une fois, comme un espoir  
sa jupe tachée de boue relevée par le vent  
pendant qu'il nous raccompagne le ciel se couvre et s'éclaircit  
sur ce je me tourne, ce matin aussi, vers le ciel  
des cheminées dressées de cette ville poussiéreuse  
nous sommes arrachés  
simplement, vers le prochain arrêt illuminé  
nous  
sagement  
sommes transportés

### COURT POÈME DE L'AUBE

Lors d'un long voyage  
Santa Fe une salle bain  
l'aube  
long calme long bruit d'urine  
dans le monde  
sentiment d'être seule avec ce bruit  
je dis ce bruit bien que je sois seule à le produire  
chose étrange j'entends ce son de l'extérieur  
impression qu'on me console  
comme l'histoire infinie d'une vieille femme  
de cela  
la fin en attendant  
tarde à finir  
qu'à personne  
à nulle part  
ce temps n'appartienne  
que je n'y étais pas  
ne l'ai pas vécu  
cela même je peux le dire  
bientôt le bruit cessera  
brusquement dans l'intérieur qui se refroidit  
une masse de silence soudain s'est constituée  
cela je, est-ce de moi qu'il s'agit  
laissée dans la forme d'un cercle invisible la température du corps  
y étais-tu  
étais-tu là  
moi j'y étais  
je l'ai vécu  
une voix une question, depuis bien avant

## DU CHEVAL

le cheval qu'on a dans les yeux  
à peine dit « cheval »  
je peux voir un cheval surgir de vous  
cheval rouge, cheval bleu  
en moi aussi un cheval entre  
pfff le vent à travers les herbes

cheval! cheval! cheval! Le monde dans l'œil du cheval fond comme un bonbon. La câlinerie de cette épaisse prunelle ne contraste-t-elle pas avec la sauvagerie de son tour de hanches? Sa croupe lisse réagit au vent. Plus avant, pliant sa jambe délicate, le corps du cheval est d'une fraîche filiation. Volonté d'aller, volonté de rester, honnêtement déchiré par ces deux volontés, le cheval a toujours du mal à se décider. Chose inattendue, il est vulnérable.

quand le cheval court  
le cheval se détache peu à peu du cheval  
quand le cheval veut devenir autre chose que cheval  
il devient finalement cheval, il devient la force  
il devient cheval, rien d'autre que cheval

Pour le cheval, point de but. Il est indépendant des puissants. Tel un samouraï sans conscience de soi. Il suffit de voir son attitude pour se dresser les hanches. Il possède un rapport éloigné avec l'homme mais ce lien se rétrécit de manière imprévue. Puis il finit par s'y attacher dangereusement. Une moitié du corps du cheval est plongée dans la même eau boueuse que la partie inférieure du corps de l'homme.

la houe  
là où vague un outil  
noces avec cheval

Le cheval sur le pont. J'avais six ans. Le bruit d'une pluie de hallebardes. La vapeur monte, miction du cheval. Le bruit chaleureux qui claqué la route. C'était un cheval vieilli. Sa tête baissée. Moi aussi je me dressais. À l'entrée du pont.

la surface de l'eau troublée par la jambe avant du cheval  
le monde est un bouillon refroidi, la vapeur du fantôme dressé du cheval  
trempés dans l'eau noire les sentiments du cheval

Et la rébellion contre la longue histoire du cheval asservi et la joie d'être fouetté parcourent le corps du cheval.

d'où venait le cheval  
d'un village si lointain si petit jusqu'à rentrer dans l'œil  
dans l'œil de tout homme était un cheval  
le cheval aussi avait l'homme dans son œil

## UN PAYSAGE

Une voiture tourne vers l'aéroport d'Austin  
le temps qu'elle puisse finir de traverser le pont  
Dag dit

« Il paraît que sous ce pont il y a des milliers de chauves-souris  
lorsque vient le soir, elles prennent toutes leur envol en même temps.  
Et ensuite elles reviennent de nouveau à l'aube.  
Deux fois par jour  
comme si elle répandait dans le ciel une rivière noire  
la horde de chauves-souris va s'écouler silencieusement.  
C'est un paysage désormais célèbre à Austin. »

de temps en temps je me souviens  
je ne l'ai pas vu, ce paysage  
je ne les ai pas entendus, ces frottements d'ailes  
de cette obscurité sous le pont  
ces choses qui aujourd'hui aussi vont naître

comme le jour tombe  
elles doivent s'envoler

cela  
c'est la raison pour laquelle elles ne peuvent jamais résister

répété  
pourquoi  
chaque fois  
est-ce un nouveau jour

à ce moment je  
le verbe « vivre »  
j'y pensais comme si l'on me reposait cette question de manière aveuglante

quatre heures du matin

à hauteur de poitrine  
des choses tombent doucement puis  
remontent à nouveau  
ces mystérieuses alternances se produisent à l'aube

les chauves-souris  
sous le pont d'Austin  
vont remettre le bruit de leurs ailes

à travers un long espace-temps  
ce qui m'est remis

en moi  
doit sans doute encore se cacher  
sous ce pont obscur  
elle attend l'aube  
la bête à une seule aile

## ATTERRISSAGE

sur une route de printemps  
je croisais le vol d'un grain de pollen  
où allait-il atterrir  
sa trajectoire  
suis-la des yeux, me dit une voix  
en un instant  
je m'arrêtai, regardai en arrière  
et poursuivis un moment la trajectoire du pollen  
bientôt  
il franchit l'enclos d'une vieille maison  
chose inattendue  
comme si quelqu'un le cachait de ses mains  
je n'ai pas pu voir sa chute amortie  
le moment majestueux de son atterrissage  
comme si tout témoin avait été exclu  
un coin mal ensoleillé  
une ruelle  
il rencontre enfin un petit coin de terre restant  
le pollen sans encombre aurait-il étendu son corps  
sans que personne n'ait vu les lieux de sa chute

sans que personne n'ait entendu son bruit  
mariage paisible du sol et du pollen  
jusqu'à ce que la fleur s'épanouisse cela ne pourra jamais être vérifié  
ou bien finalement n'y aura-t-il pas de fleur  
selon le point de chute  
maintenant vient de commencer secrètement  
la vie de la fleur  
sans commencement ni fin  
dans la terre doucement tourne le souvenir  
de la fleur la mémoire du jour de la séparation  
et puis un jour pour la fleur  
la mémoire du jour du départ du pollen